~~50408~~ 52258

ÉKLITRA

10

René DEBRIE
Docteur ès Lettres

PROPOS sur L'ORTHOGRAPHE

Volume in-4° coq.
Prix de souscription : l'exemplaire franco 6 F
Pour souscrire : adresser la somme à ÉKLITRA, C.C.P. Lille 36 82 13

AMIENS
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA SOMME
1972

René DEBRIE

Docteur ès lettres

P R O P O S

S U R

L'O R T H O G R A P H E

X X

X

- Indécisions orthographiques picardes

- Retour aux sources

- La guerre de l'orthographe n'aura pas lieu

- Mutatis Mutandis

- In fine

- Quelques opinions autorisées...

- Tableau récapitulatif des règles de l'orthographe picarde préconisée par René Debrie et adoptée par Eklitra

Note : Nos lecteurs trouveront une bibliographie très fournie dans le récent ouvrage de Claire-Blanche Benveniste et André Chervel, intitulé "L'Orthographe" (Paris, Maspero, 1969, 234 pages) cf. pp. 227-234.

Ils pourront, par la même occasion, lire cet intéressant apport aux problèmes que pose l'orthographe française.

Indécisions orthographiques picardes

L' "Essai d'orthographe picarde", paru dans "Le Courrier Picard" des 18-19 et 23 février 1966, a suscité un certain nombre de réactions intéressantes qui prouvent la vitalité du patois et le besoin urgent d'un système rationnel, uniforme et définitif de transcription.

Les partisans de l'orthographe dite "traditionnelle", à mon avis, n'ont pas su encore très précisément démêler en quoi consistent l'anarchie et l'incohérence déjà dénoncées. Une sorte d'attachement sentimental, une répugnance mal définie, constituent les obstacles majeurs à surmonter pour aboutir à l'adoption d'un code satisfaisant pour tous.

L'objet de la présente étude est de mieux faire comprendre aux réfractaires où se trouve le vrai péril du dialecte quand on passe du mot parlé au mot écrit. Afin d'asseoir la thèse sur des bases solides, il faut choisir un nombre aussi dense que possible de bons auteurs dans un espace géographique restreint. Après quelques hésitations, j'ai opté pour le Vimeu parce qu'il me paraît répondre à cette double exigence. Comme il me faudra citer des noms, je tiens avant toute chose à rappeler que la qualité des oeuvres incriminées, tant du point de vue littéraire que du point de vue lexicologique, n'est nullement mise en cause. Seul le problème de l'orthographe nous préoccupe à l'exclusion de toute autre considération.

Afin de ne pas surcharger le texte, j'évite de donner tout le détail des références que le lecteur serait en droit d'exiger. Il me semble que les travaux des divers auteurs : lexicologues, poètes ou prosateurs sont suffisamment connus et appréciés du public pour que l'on puisse se dispenser de cette érudition fastidieuse. Je me porte garant, en tout cas, de l'authenticité des documents présentés, sachant qu'il sera toujours loisible aux esprits curieux d'en connaître davantage en se consacrant un peu plus aux lettres et à la philologie picardes

En outre, pour conférer plus de valeur à l'expérience, j'ai choisi des auteurs contemporains appartenant tous aux cinquante dernières années.

L'argument principal des tenants de l'orthographe "traditionnelle" consiste à dire : "Pour faciliter la lecture de mes oeuvres, je rapproche l'expression picarde du terme français chaque fois que cela est possible". Il ne résiste pas longtemps à un examen sérieux des faits. Le problème, en effet, n'existe que pour les mots qui s'écartent du français, c'est-à-dire -pour un bon auteur- dans la majorité des cas. Il va de soi que si le dialecte ne possédait que des termes tels que "grincheux", "imprévu", "orgeat", "plafond", etc... le problème ne se poserait pas. Le malheur (ou plutôt le bonheur pour le philologue) est que le fond de notre patois, quoi qu'on en dise, est constitué par une certaine quantité de mots qui n'ont que des rapports lointains avec le français. De plus, qui peut aujourd'hui prétendre n'avoir pas interprété, à sa manière, ce rapprochement qu'il croit indispensable pour la lecture de ses productions patoises ?

Je fais donc appel à Gaston Vasseur *(Vas),* Ernest Dumont *(Dum),* Armel Depoilly *(Dep),* Eugène Chivot *(Chi),* Marius Touron *(Tou) et à quelques autres auteurs -non vimeusiens-, tels que* Edouard David *(Dav) et* Alain Braun *(Bra) quand les comparaisons s'avèrent nécessaires.*

Il conviendra, bien sûr, dans les exemples cités, de faire la part des inévitables différences phonétiques qui caractérisent nos parlers pour ne retenir que les traits purement graphiques. Afin d'aider le lecteur, ces traits sont soulignés. La forme rationnelle (telle que nous la concevons) est donnée ensuite sur une même ligne.

I - Le traitement des voyelles (pures et nasales)

Si a révèle une certaine unité graphique (comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ?), il n'en est pas de même pour :

e, é, è

apréseut (vas)	*et après-aeût (Dep)*	*aprézeu*
aigneu (Vas)	*et égneux (Dum)*	*ényeu*
tète (Vas)	*et tette (Bra)*	*tète*
calipette (Vas)	*et calypète (Dav)*	*Kalipète*
ergordjeu (Vas)	*et r'gortguer (Dum)*	*ergordjeu - rgordjé*
ércran (Vas)	*et r'cran (Dum)*	*erkran*

pouéyis (Vas)	*et poys (Bra)*	*pouhéyi*
tchèr (Vas)	*et quaire (Dum)*	*tcher-kère*
ramintuvouér (Vas)	*et ramintuvoer (Dum)*	*ramintuvouher*

Il est assez aisé de dégager l'absence de règles chez un même auteur. *Le chassé-croisé : aigneu-égneux/tchèr-quaire est révélateur à ce sujet.*

Chez Dum, nous avons : peigneu à côté de pégneu. L'indécision est totale.

Plus curieux encore :

bréyeux (Vas)	*et brayeu (Bra)*	*bréyeu*
reillot (Vas)	*et rayo (Dum)*	*réyo*

Le son in nous donne :

imbléyeux (Chi)	*et eimbléyeux (Dum)*	*inbléyeu*
ingageu (Vas)	*et eingager (Dum)*	*ingajeu-ingajé*
intailleu (Vas)	*et eintailleux (Dav)*	*intayeu*
dins (Vas)	*et deins (Tou)*	*din*
trimpeu (Vas)	*et treimper (Dav)*	*trinpeu-trinpé*
imbrondjeu (Vas)	*et eimbronguer (Dum)*	*inbrondjeu-inbrongué*
pouétrin-ne (Vas)	*et pouétrenne (Chi)*	*pouhétrinne*
révérènce (Vas)	*et révéreince (Tou)*	*révérinse*

Enfin, type parfait de l'anarchie :

einhui (Dum), einhuy (Dav) à côté de in-n'hui (Vas) et enui (Vas) : innuhi.

C'est d'ailleurs avec ce son que le désordre orthographique atteint son comble. Voici quelques exemples pris chez Vas :

peuplainne	*peuplinne*
pènne	*pinne*

pichetintinne. Ce dernier mot prouvant qu'il était possible d'unifier la graphie puisqu'il est le seul conforme au code que nous avons préconisé.

On relève d'autre part :

intènte pour intinte à côté de intindu qui est une graphie convenable.

En poussant un peu plus avant l'analyse, nous découvrons que cette orthographe empirique trahit littéralement le son : ainsi téneu

pour tinneu chez le même Vas, à côté de ténébe (Vas)pour ténèbe ; quatorzyème pour katorzyème alors qu'il s'agit de katorzyinme-trem blémint pour trinblémin, alors qu'on lit effectivement tranblémin. Si ces mots n'étaient transcrits à l'aide de l'alphabet Rousselot, il serait impossible de s'y reconnaître. D'ailleurs le lexicologue -romaniste éprouvé- avait pris la précaution de mentionner dans sa préface : Bien que l'auteur n'ignore pas l'insuffisance de l'orthographe française pour la transcription des sons d'un patois, *il a cru devoir employer l'alphabet français à l'usage des profanes".*

i apporte quelques faits intéressants :

taïon (Tou)	*et tayon (Dum)*	*Tayon*
calipette (Vas)	*et calypète (Dav)*	*kalipète*
einhui (Dum)	*et einhuy (Dav)*	*innuhi*

Ajoutons la présence insolite de cette voyelle dans peigneu (Dum) à côté de pégneu, utilisé par ailleurs.

O a lui aussi ses avatars :

caferno (Dum)	*et cafèrneau (Vas)*	*kaferno*
cados (vas)	*et cado (Dum)*	*kado*
radeau (Dum)	*et rados (Vas)*	*rado*

u n'apporte rien de notable, mais le son ou, par contre, n'est pas épargné :

wate (Vas)	*et ouase (Dum)*	*ouhate et ouhase ou ouhaze ?*
éwiper (Vas)	*et eouiper (Dum)*	*éhouhipé*
loup wérou (Vas)	*et lou-érou (Dum)*	*louhérou*
wardeu (Vas)	*et ouarder (Dum)*	*ouhardé*
wigneu (Vas)	*et ouigner (Dum)*	*ouhinyeu-ouhinyé*
wiche (Vas)	*et ouiche (Vas)*	*ouhiche*
wichette (Vas)	*et ouichette (Vas)*	*ouhichète*

L'embarras du transcripteur nous paraît ici très caractéristique.

II - Le traitement des consonnes

C'est avec les c, qu et k que le désordre est le plus grand.

à queuse (Vas) ; a coeuse (Dum) et à keuse (Tou)	*a keuze*
queuchure (Vas) et keuchure (Tou)	*keuchure*

queuche (Vas)	*et coeuche (Bra)*	*Keuche*
pluquesineux (Vas)	*et plucsineu (Dum)*	*pluksineu*
quchot (Tou)	*et qchotte (Tou)*	*kcho*

Avec le ch qui suit t (résultat de la palatalisation) nous relevons :

platchu (Vas)	*et platcul (Dum)*	*platchu*
joutcheu (Vas)	*et joutqué (Dum)*	*joutcheu-joutché*
matché (Dep)	*et matqué (Dum)*	*matché*

Avec dj :

ergordjeu (Vas)	*et r'gortguer*	*ergordjeu-ergordjé*
badjeu (Vas)	*et batgué (Dum)*	*badjeu-badjé*

La consonne s a un sort non moins indécis :

caseuris (Dep)	*et cat-seuris (Vas)*	*kaseuri*
sissite (Vas)	*et sisite (Dum)*	*sisite*

et la concurrence du z :

nase (Vas)	*et naze (Bra)*	*naze*
bouso (Vas)	*et bouzo (Tou)*	*bouzo*

Citons le son ny

manière (Vas)	*et mégnère (Dum)*

... et les lettres insolites (comme x à la finale) :

roupieu (Dum)	*et roupieux (Vas)*	*roupyeu*
égneux (Vas)(Dum)	*et aigneu (Vas)*	*ényeu*

Conclusion :

Il me semble que le caractère incohérent de l'orthographe de ces divers auteurs patoisants est suffisamment mis en lumière pour

qu'il soit inutile d'insister plus longuement.

Dans certains cas particuliers, l'usage de cette orthographe que l'on dit "française" reflète assez l'incapacité totale à traduire les sons et incite le profane à lire autre chose que ce que l'auteur a lui-même écrit. Je pose donc la question pour terminer : "Où sont les critères de l'orthographe traditionnelle dite "étymologique" ?

X X
X

Retour aux sources

Tous les linguistes s'accordent sur un point : l'orthographe varie suivant les époques et quelquefois même d'un écrivain à l'autre au cours de la même époque.

LAURAND, auteur du "Manuel des Etudes grecques et latines" (Paris Picard, 1950) écrit (dans le tome I, page 267) à propos du grec :

"L'orthographe des grecs n'était pas toujours uniforme" ; "Il n'est pas toujours possible de restituer avec certitude l'orthographe des auteurs même attiques".

Le même auteur (tome II, page 635) nous révèle à propos du latin :

"L'orthographe latine varia suivant les époques -les différents écrivains à une même époque ne suivaient pas les mêmes règles- un même écrivain ne suivait pas toujours la même orthographe".

Laurand donne des détails qui intéresseront les esprits curieux de notre temps :

"Certains écrivains latins voulaient qu'on adoptât une

orthographe rationnelle fondée sur l'étymologie. D'autres voulaient une orthographe reproduisant plus exactement la prononciation (orthographe phonétique). Auguste était de cette dernière opinion".

Le problème n'est donc pas nouveau et, sans vouloir faire montre d'une érudition qui pourrait nous taxer de pédantisme, il convient, pour être juste, de ne pas ignorer ces importantes données de l'histoire des langues.

Si nous nous tenons au latin, il est urgent de rappeler certaines vérités. Gautreau et Rosset (Précis de grammaire latine, éditions de l'Ecole) écrivent ceci en page 1 : "L'orthographe latine est simple ; on écrivait comme on prononçait".

Compte tenu des observations de Laurand d'un certain nombre de remarques pertinentes faites par des grammairiens autorisés tels qu'Adrien Cart, Meunier, Henri Berguin, Gautreau et quelques autres auteurs de manuels scolaires, on admettra que si l'actuelle prononciation du latin (dite restituée) a été possible, c'est parce que la graphie permet de remonter à cette prononciation des anciens du 1er siècle avant notre ère (la langue de Cicéron et de César étant le critère auquel on se réfère).

Nous touchons là au point crucial que nul ne constestera : puisque l'orthographe et la prononciation varient sans cesse au cours des âges pour une langue donnée, il est impossible d'admettre l'existence d'une concordance entre l'une et l'autre au-delà d'une période envisagée.

Quand nous lisons le français d'aujourd'hui, nous devinons assez souvent la prononciation que la graphie ne nous révèle pas. On cite souvent la phrase type : "les poules couvent au couvent" où deux mots orthographiés semblablement n'ont pas du tout la même prononciation ni la même résonance pour les esprits. En fait, la faculté mentale, dans de tels cas, dissocie la photographie du mot lu de l'interprétation suggérée par le contexte. C'est bien du sens général de la phrase et non de la graphie que découle la prononciation particulière.

La langue française avec son orthographe irrationnelle et illogique fourmille d'exemples de ce genre. Cette observation est si fondée qu'il n'a pas fallu moins de 500 pages à mon regretté maître Pierre Fouché dans son "Traité de prononciation française" (Paris,

klincksieck, 1959, 528 pages) pour éclairer les étrangers... et les Français aussi, sur cette importante question. Il est bien évident que le désordre orthographique entraîne inéluctablement l'incertitude de la prononciation.

Un certain nombre de langues modernes ont réussi, avec plus ou moins de bonheur, à résoudre cette difficulté fondamentale. Le principe selon lequel chaque lettre se prononce et toujours de la même façon que rappellent fort opportunément Morisset et les auteurs de la collection "Initiation aux lettres latines" (édition Magnard), valable pour le latin classique, pourrait être aisément généralisé en soumettant la graphie à quelques règles simples et logiques. L'orthographe de l'allemand moderne ne s'écarte guère de la prononciation. Il n'est, pour s'en convaincre (si l'on n'est pas soi-même germaniste) de lire les pages que Fourquet consacre à la prononciation et à l'écriture dans sa "Grammaire de l'allemand" (édition Hachette, 1950) pp. 10 à 28.

L'alphabet italien -qui ne comporte que 22 lettres- permet une prononciation des mots souvent conforme à leur orthographe. En éliminant quelques lettres : k (puisque q existe), x, y et w que l'on ne rencontre que dans les mots d'origine étrangère, la langue italienne parvient à n'offrir aucune difficulté d'ordre graphique.

Il n'est peut-être pas alors téméraire d'affirmer que plus l'alphabet d'une langue sera réduit, plus son système graphique aura des chances de ne pas s'écarter de la prononciation. L'Italien a résolu, par exemple, le problème du ph en recourant à f (farmatica).

Passons à l'orthographe française et à ses vicissitudes à travers les siècles. Pour les lecteurs qui désireraient approfondir le sujet -et se dégager du lourd carcan que l'école primaire et ses éternelles dictées font peser sur bon nombre de nos contemporains- il sera salutaire de lire l'ouvrage capital de Ch. Beaulieux : "Histoire de l'orthographe française" (Paris, Champion, 2volumes, 1927).

Permettons-nous une incursion dans les oeuvres du Moyen-Age avec les meilleurs auteurs. Nous ne sommes nullement surpris par les divergences orthographiques que nous y constatons. Marie de France qui écrivit vers 1160 son célèbre "Lai du chèvrefeuille" utilise une

graphie phonétique : "kar cel ki eime leialment mult est dolenz" (car qui aimeloyalement est fort triste) ; "ki a la coldre se perneit" (qui au coudrier s'attachait). Ce k que nous rencontrons dans les mots kar, ki, etc... ne nous choque nullement, pas plus que qu ou ch que d'autres textes de la même époque utilisent. Colin Musset écrit aussi bien "d'un drap d'or qui reflambele" que "g'esgardai son cors sai ki tant me plaist et agree". Guy, châtelain de Couci, écrit vers 1200 : "ke celle ou j'ai mon cuer et mon penser tiegne une fois entre mes bras muete ains ke voise outremer" (que celle en qui j'ai mis mon coeur et pensée je puisse un jour tenir, puis que j'aille outremer).

Au XIIIe siècle encore, Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir, use largement du k dans une fratasie qu'il serait trop long de reproduire ici.

Quand on se souviendra de ces faits orthographiques de nos anciens textes, on s'étonnera moins de rencontrer périodiquement dans l'histoire de notre langue, de bons esprits pour réclamer une orthographe phonétique rationnelle.

Ferdinand Brunot, dans le tome X (la langue classique dans la tourmente, 2e partie) de sa monumentale "histoire de la langue française" (Paris, Colin, 1968) rappelle, à juste titre, page 613, la tentative de Suremain Missery, à la fin du XVIIIe siècle, pour faire adopter un système d'orthographe phonétique. Dans son ouvrage "Essai analytique sur la langue et l'entendement, l'écriture et la lecture considérés dans leurs rapports mutuels", Missery écrit notamment ceci : "L'orthographe d'une langue n'est pas son essence comme la syntaxe. Faite pour réfléchir les sons, elle est une glace fidèle lorsque les écrivains d'une nation se sont subordonnés à la nature, infidèle lorsque ébloui par le faux éclat d'un savoir déplacé détournant les signes de leur véritable institution, on a modelé l'écriture de la langue dérivée sur la prononciation de la langue primitive".

Après avoir constaté, non sans amertume, l'échec de la tentative de Missery, Ferdinand Brunot conclut en ces termes : "La vérité est que le préjugé orthographique subsistait toujours. On le voit aux insertions narquoises des journaux, tout heureux de transcrire les balourdises et d'en faire les gorges chaudes. Il était plus fort que jamais".

Pour ma part, je ne cesserai de penser que l'orthographe d'un dialecte doit être libérée des lourdes hypothèques qui pèsent sur

l'orthographe française.

Au siècle dernier, en Picardie, plusieurs chercheurs de qualité (dont on a étouffé les voix) ont proposé une graphie simple et rationnelle. Citons "Les entretiens d'ech fran-pikar" publiés à Amiens chez Alfred Caron, entre 1848 et 1860. Ces écrits, trop peu connus, sont pleins d'enseignement. Voici quelques exemples de phrases prises au hasard des textes : "kan t a s'n homme" ; "kand magrite avouot du mo" ; "yanyanne, o n'ètes poi chargé dé rfouère el pièche, allez jusk'au bout...".

Dans le quatrièmce des ce "Entretiens" figure un passage d'apparence anodine et intitulé : "Note sur la manière d'écrire le picard".

Je juge utile d'en reproduire ici les phrases importantes :

Le picard s'écrit comme il est prononcé. *Cette méthode à la fois simple et rationnelle, fournit le seul moyen de pouvoir comparer les divers dialectes (nous dirions aujourd'hui parlers) de la langue picarde et d'en fixer la prononciation à l'endroit et à l'époque que l'on a en vue. Elle présente en outre l'avantage de faciliter la lecture du picard à toute personne étrangère à ce langage...".*

"Pour lire le Picard, il faut sonner toutes les lettres comme dans la lecture du latin".

Ce sont là assurément des vues pertinentes, voire prophétiques, et que nos propres réflexions (cent ans après) ne peuvent que corroborer. Il serait trop long de reprendre ici les quatre pages si intéressantes qui suivent. Voici quelques notations sur lesquelles il sera bon de méditer :

"L'écriture n'étant que la peinture de la parole ne doit pas représenter ce qu'on ne prononce pas".

"Au moyen de l'alphabet ci-dessus un mot ne peut s'écrire de plusieurs manières en picard".

Nos lecteurs qui auront la curiosité de consulter cet ouvrage en bibliothèque ne perdront pas leur temps : ils constateront que le système préconisé n'est pas une sotte élucubration comme certains détracteurs irréfléchis seraient tentés de le croire et de le dire.

En relisant les excellents contes picards *de Maurice Thiéry, publiés à Péronne, en 1902, je suis heureux de trouver une orthographe qui, sans être tout à fait conforme à l'idéal que nous recherchons, n'en révèle pas moins le souci de l'écrivain de transcrire les mots sans trop trahir leur prononciation.*

Certes, il y a des anomalies dans l'orthographe picarde de Thiéry, mais les exemples suivants montreront que ce remarquable esprit n'était pas loin de la perfection.

Si Thiéry écrit camps pour champs, il n'hésite pas à écrire plus fréquemment kamps. La lettre k ne le gêne pas plus que ses illustres prédécesseurs du Moyen-Age. Ainsi figure-t-elle dans des mots courants comme ékelle, békeu (beaucoup), kose, à keuse, kien (chien), k'min, quitkose...

Que dira-t-on de kerlin qui, cette fois, va réjouir les amateurs d'étymologie orthographique ?

Thiéry écrit : "et comme ch' controuleux i'passait sans y foire einteintion, ch'tchout kerlin i'queurt drière li". Cette expression ch'tchout kerlin que je ne relève ni dans Crinon ni dans Beaucourt (autres auteurs célèbres du Vermandois) veut dire manifestement : le petit coquin. On est tenté d'y retrouver l'allemand Kerl avec son diminutif kerlchen qui a précisément cette acception parmi d'autres. Par quel cheminement ce terme est-il parvenu jusqu'en Picardie ? (vestiges de guerre ou par l'intermédiaire du walon ker'ler ?) Quoi qu'il en soit, il est typique de noter cette orthographe phonétique du mot (qui ne s'est nullement préoccupée d'étymologie !).

Et que penser encore de ces graphies : journayi (journalier), sanglyi (sanglier) yève (lièvre) où le yod occupe une place de choix ?

Ces brèves références à Thiéry prouvent que le pas à franchir pour accepter l'orthographe phonétique n'est pas si difficile à opérer.

"Orthographia saepe mutata" écrivait Quintilien. Sera-t-il possible d'infléchir un jour cette formule pour réduire les indécisions et les incohérences ?

Ne peut-on, une fois pour toutes, n'admettre les fluctuations d'une orthographe qu'en fonction des fluctuations de la prononciation ?

Le jour où ce principe sera compris, la clarté et l'unité si nécessaires à la lecture et à la compréhension des mots seront reines.

L'orthographe picarde se dévalue si on l'emprisonne dans les filets inextricables de l'orthographe française. La meilleure et la plus efficace défense de notre dialecte ne consiste-t-elle pas, en définitive, à préserver son originalité par une graphie phonétique sûre et accessible à tous ?

X X
X

La guerre de l'orthographe n'aura pas lieu

A la fin de l'année 1968 a été publiée, chez Lafosse à Abbeville, une brochure non paginée (5 pages et 4 textes) intitulée : "L'orthographe picarde -Principes généraux et règles pratiques établis par les picardisants du Ponthieu et du Vimeu- ".

Comme il s'agit d'une réplique inavouée à mon "Essai d'orthographe picarde" publié en 1966 (Amiens, le Courrier picard, 19 p), je me crois autorisé à faire, à son sujet, un certain nombre d'observations.

Je déplore tout d'abord que l'auteur de la dite brochure n'ait pas cru devoir employer une autre manière pour exposer sa thèse et l'opposer à la mienne. Après tout, nul n'est infaillible et d'une discussion loyale, au cours de laquelle les points divergents auraient pu être confrontés publiquement, serait peut-être sorti un compromis acceptable pour tous. La clarté y perd beaucoup quand on a trop l'intime conviction d'avoir toujours raison et qu'on n'a pas comme notre grand maître à penser Montaigne le goût de l'examen des arguments de la partie adverse.

Bernard Bocquillon, à la fin de l'avant-propos de mon "Essai" avait écrit : ".... Et nous laissons à ses pairs, et à tous nos lecteurs picardisants, le soin d'en juger, et, le cas échéant, d'en discuter". Cette sage proposition, qui était une ouverture, n'a pas été lue à en juger par les réactions tranchées et le ton péremptoire qui dominent dans cette livraison.

Je refuse pour ma part, de me laisser entraîner sur un tel terrain et d'avoir recours aux mêmes armes : ma critique s'efforcera d'être directe, juste et maintenue sur le seul plan scientifique.

La première erreur que je relève dans la courte préface du livret ne peut échapper au lecteur attentif : il est inadmissible d'associer la défense du dialecte à l'un quelconque des systèmes graphiques auquel on a recours ; en le faisant on mélange outrageusement deux points de vue différents et l'on abuse les personnes mal renseignées sur ces questions. Je ne vois pas comment, par exemple, le grand linguiste Edmont *de Saint-Pol-sur-Ternoise aurait pu trahir ses ancêtres et leur parler en usant du système phonétique rationnel de transcription des mots. Au contraire, le picard habillé à la française peut paraître aux yeux des étrangers -des* orzin

comme on dit- une sorte de transfert abusif où le travestissement triomphe et trompe. Cette solution de fausse facilité qu'on nous propose, et qui consiste à nous ramener à la langue nationale, témoigne d'une optique singulièrement élémentaire et restreinte. Est-il nécessaire de rappeler, en passant, que le dialecte picard de quelque région qu'il soit du vaste domaine picard si bien défini par Raymond Dubois, n'est pas seulement écrit pour des lecteurs locaux ou régionaux ? La récente publication par Eklitra de "A l'bukète" du poète picard de Tournai Géo Libbrecht, vient encore de prouver que les oeuvres littéraires de ce genre étaient non seulement appréciées dans les pays d'expression picarde ou française mais aussi dans les autres et notamment en Allemagne.

C'est sur ce refus de croire que l'oeuvre a le droit de faire carrière au-delà des limites du clocher que repose une bonne part des considérations erronées que contient la brochure.

Ce caractère borné éclate dans le premier paragraphe du chapître I (p. 2). Il y a là des affirmations gratuites qui font bon marché des efforts sérieux et respectables tentés par des chercheurs tels que le Chanoine Haigneré de Boulogne et surtout Jules Feller et Carlos Roty. Pour ce qui est de Feller, rappelons que son système graphique est en usage en Wallonie depuis longtemps et qu'il donne entière satisfaction. Quant à Carlos Roty, il ne prétend nullement apporter le point final au débat, puisque son remarquable traité d'orthographe n'intéresse que le parler de Tournai.

Dans les lignes qui suivent nous relevons de nouvelles affirmations non vérifiées et par conséquent fort contestables : système compliqué -rejet par les linguistes- L'énumération des auteurs patoisants, faite pour impressionner, ne prouve rien puisque personne ne met en doute leur bonne volonté et leur talent. L'auteur de la brochure n'a sans doute jamais lu les pages que Louis Seurvat (auteur du glossaire récemment publié par la Société de Linguistique picarde) a consacrées au problème de l'orthographe et il n'a même pas réfléchi sur l'apport des textes de Philéas Lebesgue du point de vue graphique.

En réalité, ce passage de la livraison ne démontre rien, puisque chaque auteur avait <u>son</u> orthographe et que son optique personnelle était sans cesse contredite par l'optique du confrère.

Le dernier paragraphe du chapître II recèle une contre-vérité. Je puis affirmer, sans risque d'erreur, que Seurvat et Lebesgue ont recherché le système graphique qu'ils estimaient le plus apte à transcrire les mots de leur parler respectif.

Le chapitre V, qui reprend sans rien ajouter d'original, le chapitre I, passe sous silence (volontairement ou non) le cas de tous les termes spécifiquement picards. C'est là, à mon avis, que le bât blesse fortement. Nous verrons plus loin comment l'irrationnel triomphe largement dans ce théâtre d'ombres....

Si nous relisons le chapître III et si nous tentons d'appliquer les "règles" qu'il énonce, nous en dévoilons très vite la superfluité. Si le théoricien a de la répugnance pour l'homonymie (inévitable dans toute langue) il n'en a guère pour l'imprécision. Quand le "Picardisant" se mêle d'écrire "collet" pour désigner un lac à prendre les lièvres ou les lapins, nous sommes d'accord avec lui ; s'il s'avise, par contre d'user du même mot pour.... désigner un chou, nous avons le droit de nous montrer sceptiques. C'est pourtant ce qui se passe dans le "Dictionnaire des parlers du Vimeu" où les deux définitions figurent sous la même tête d'article ! Voilà où nous mène cette incohérence graphique : nous sommes dans l'absurde. Le second mot devrait être orthographié caulé (ou, à la rigueur, colé), en fonction de son origine latine : caulis (d'ailleurs Corblet, en somme plus logique l' orthographie : caulet, colet).

Le mot <u>miu</u> devrait s'écrire <u>miux</u>, puisqu'il s'agit du français mieux (avec un x final). Or le "Dictionnaire" précité l'écrit presque phonétiquement (ce qui est une hérésie et une entorse à la bonne règle). Un autre picardisant, non moins embarrassé que l'autre, oublie aussi son orthographe française quand il écrit sans raison valable : ognon pour oignon ! Il y a tant de contradictions entre les "principes et les règles énoncées".....et leur application qu'on n'en finirait pas de fournir des exemples.

Voici un petit échantillonnage comparatif qui ne manque pas de sel et qui en dit long sur la belle harmonie que nous proposent les "picardisants" :

Lecointe	Vasseur
a<u>tt</u>rintchillage	*a<u>t</u>rintchillage*

déschindu	*déchènte*
tchotte	*pieute*
pouvoèr	*povouér*

D'ailleurs quand l'auteur est incapable de retrouver l'étymologie du mot (son grand critère habituel)... que pensez-vous qu'il fait ? Eh bien, contrairement à toute attente... il se voue corps et âme à l'orthographe phonétique : il vend, en somme, son âme au diable. Prenons le mot " ortopo *" dans le dictionnaire déjà plusieurs fois cité (et qui constitue une mine inépuisable). On s'attendait à lire hortaupot (celui qui heurte le pot). Corblet, une fois de plus, se montre logique avec lui-même en écrivant hortopot. On pourra rétorquer que la brochure n'était pas publiée avant qu'on cède à ce genre de graphie peu orthodoxe !*

Pourquoi donc s'entêter à vouloir codifier ce qui échappe, par nature, à la codification : je veux dire par là "vassaliser" à tout prix le picard ? Cet acte d'allégeance ne peut engendrer que les pires ennuis. Je pense, en toute bonne foi, que l'écrivain patoisant, après avoir lu ce "document" de quelques pages ne sera pas convaincu et encore moins séduit : il continuera à écrire le picard ase n'dé, *comme il a toujours fait. C'est dire que la brochure n'a rien apporté de neuf, quelle se borne à entériner un état de fait, à justifier l'existence des graphies individuelles et multiples, en un mot les fantaisies de chaque auteur. La petite étude précédente "indécisions orthographiques picardes" l'a nettement montré en envisageant tous les cas possibles. Le temps nous manque pour enregistrer les faits analogues qui pullulent dans les oeuvres dialectales à orthographe "empirique".*

Admirons encore la belle logique qui se dégage de la "règle" de l'emploi du z. *"Il s'emploie (lit-on dans l'opuscule) comme en français et aussi lorsque l'*s *deviendrait équivoque" (et de citer l'exemple :* b'zoin*). Pourquoi ne pas écrire b'soin ? On craint peut-être la confusion avec le substantif soin. Tout cela est d'une étonnante subtilité !*

Par contre, on a un bon réflexe pour la transcription du g *et du* k *palatalisés = dj et tch. C'est proprement ce que je recommande dans mon "Essai". Tout n'est pas entièrement négatif dans ce travail et je me plais à le reconnaître. Les graphies :* darinne-finne *(à la rigueur darin-ne,*

fin-ne) sont excellentes. L'assimilation de la finale de l'article à l'initiale (caractéristique des parlers vimeusiens que notre auteur a bien étudiée dans sa thèse de doctorat d'Université), avec chob - chof est très bien transcrite. Je suis tout à fait d'accord avec cette graphie : chod djeule.

Ces derniers exemples, à mon avis, indiquent que la partie adverse n'aurait pas un gros effort à fournir pour adopter l'alphabet phonétique rationnel et simple que nous préconisons. N'est-il pas étrange de constater qu'à chaque fois qu'un support français fait défaut, on vole allégrement vers une graphie qui photographie littéralement le son ? Notre auteur a encore un bon réflexe quand il écrit nouéyeu (pour noyau). Est-il osé de lui demander comment il écrirait noyeu (qui signifie noyau dans les parlers de l'Est-Amiénois) sans risquer de tomber dans l'attraction fatale de l'orthographe et de la prononciation françaises ?...

Tout repose, et l'on finira bien par s'en rendre compte, sur une libération définitive du picard par rapport au français.

Si les lecteurs des hebdomadaires de Picardie se plaignent amèrement de ne pouvoir lire un parler qui n'est pas le leur, c'est parce que l'orthographe "à la française" est totalement incapable de refléter un son avec lequel on n'est pas familiarisé. On peut dire que si les lecteurs du Vimeu, par exemple, lisent relativement bien les bonnes histoires d'A.D. et des autres, c'est parce qu'ils devinent les mots qu'ils connaissent (neuf fois sur dix). Si ces mêmes textes étaient soumis à des lecteurs d'autres régions picardes, l'écueil inévitable dû à la méconnaissance du vocabulaire se doublerait immédiatement d'un autre écueil : celui dû à la graphie imparfaite usitée. C'est une expérience que j'ai souvent faite avec mes témoins du langage. Seule l'unification de l'orthographe, avec pour critère le respect absolu du son peut réduire complétement cet écueil.

La guerre de l'orthographe n'aura pas lieu, car à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. L'arsenal de l'orthographe empirique dite "traditionnelle" est vide : il n'y a aucun renfort à attendre.

Par contre, avec Feller, avec Carlos Roty, avec Carton et nos recherches poursuivies audacieusement dans la même voie, nous sommes certains que l'orthographe phonétique -seule scientifique et logique- restera maîtresse du terrain, face à un déploiement de forces désordonnées, anarchiques, sclérosées inconsistantes, vouées, par définition à la défaite.

X X
X

Mutatis mutandis

Ce n'est que par l'expérimentation qu'il est possible de se rendre compte de la valeur et de l'efficacité d'un système graphique. Ce qui originellement pouvait paraître valable et applicable ne varietur s'avère parfois, dans des conditions particulières qu'on ne soupçonnait pas, assez peu satisfaisant pour l'esprit.

C'est ainsi que, par souci d'uniformisation et de simplification, j'avais préconisé tout d'abord de maintenir le è *à l'initiale, même lorsqu'il se présentait après une quelconque voyelle tonique :*

exemple : in bidé ède *bo*

A la réflexion, et à la suite d'un certain nombre d'objections formulées par des personnes qualifiées, je juge préférable de supprimer cet è *dans la graphie pour aboutir à :*

in bidé d'bo, *où l'on remarquera, en outre, que l'apostrophe a remplacé le* e *muet de la finale du mot ède.*

Par contre, on aura :

pyère ède *molin.*

Cette élision touchera essentiellement la préposition dont on connait l'emploi très répandu, et un certain nombre de formes comme celles-ci :

ème ; èje ; èke ; èle ; ème ; ène ; èse ; ète.

Déjà quelques termes comme èvnir *voyaient leur graphie varier en fonction du mot qui les précédait. Comparons :*

èvnir vyu (devenir vieux) et èje m'in vo vnir (je vais venir)

Citons quelques groupes de mots pour illustrer notre propos :

su ch'po (sur le pot) contre sur èche po

kan j'vu (quand je veux) contre kant èje vu

i feu l'prinne (il faut le prendre) contre i vo folwèr èle prinne

Cependant une difficulté peut surgir et entraîner une dérogation au principe.

En transcrivant récemment les poèmes inédits de Raymond Beaucourt je me suis aperçu que lorsqu'une virgule séparait un mot terminé par une voyelle tonique de l'un des mots énumérés ci-dessus commençant par è, il

était nécessaire -en raison de l'arrêt- de maintenir la graphie :

ex : a ché véyi, èje vou vo gramère (aux veillées, je vous vois grand'mère)

Si le signe de ponctuation manque mais si entre les deux termes considérés existe une coupe, commandée par le rythme poétique, la graphie sera obligatoirement maintenue :

ex : é n'èle trète pon / ède prope a ryin (et ne le traite pas de propre à rien).

Nous sommes d'ailleurs aidés ici par le décompte des syllabes. L'octosyllabe emprunté à un poème de Raymond Beaucourt a sa césure très exactement entre pon et ède.

En étroite liaison avec ce problème du è, je crois utile de traiter le cas de l'article masculin singulier èche (et de l'article féminin èle) qui se présentent fréquemment l'un et l'autre derrière une préposition. Doit-on écrire : din ch' gardin ou dinche gardin ?

din l'kour ou dinle kour ?

A mon sens, il vaut mieux s'en tenir à din ch'gardin (din l'kour) pour bien marquer la séparation des termes. La seconde (qu'on ne peut rejeter systématiquement) ne pourrait se justifier que si l'on prenait la peine, au préalable, de dresser la liste des mots que l'on considérerait alors comme des contractions : dinche (din + èche) ; dinle (din + èle) ; sule (su + èle) etc.....

Par une recherche sans doute excessive de la simplification, j'avais cru bon de me passer des services des semi-consonnes ẇ et ẅ. Je les avais remplacées respectivement par ou et u (presque toujours suivis de h). Je me suis vite rendu compte que si avec un terme comme moruhète, par exemple, la graphie respectait le son, je m'en écartais trop souvent avec des transcriptions comme :

fouhère (faire) ; kahouhin (chat-huant).

La précision commande et c'est elle qui m'oblige à introduire aujourd'hui w et ẅ dans l'alphabet de l'orthographe picarde. Voici quelques cas typiques qui vont permettre d'en saisir les raisons :

krouhi convient très bien pour le nom de lieu habité.

Crouy (Am 35), mais trahirait le son du mot qui veut dire croix dans certaines localités : il faudra, dorénavant, écrire = krwi (et non plus krouhi).

S'il est nécessaire de maintenir krohase, il faudra, d'autre manière écrire : krwa.

Je réfute la graphie échwir pour le mot signifiant, en Nord-Amiénois, abasourdir parce qu'on entend echouhir.

Des remarques semblables s'appliquent à Ẅ.

Si moruhète correspond bien au mot entendu, morẅète trahit le son. Il peut y avoir des hésitations : aleuhète et alẅète
juheu et jẅeu
gluhi et glẅi.

L'adoption de w *et de*ẅ *sera précieuse puisqu'elle rendra aisée une distinction qui n'était perceptible que par l'oreille.*

Si notre système graphique est en mesure de faire apparaître nettement les différences les plus tenues de la prononciation, il sera un bon système graphique.

Jugeons-en avec ces trois graphies correspondant chacune à trois prononciations du nom de lieu Lihons (Pé 142) :

lihons ; liyons ; lyons.

Dans lihons, les deux voyelles sont bien distinctes ;

dans liyons, la mouillure s'amorce ;

dans lyons, cette mouillure est complète.

Dans certains parlers comme celui de Wailly-Beaucamps (Mt 98) que j'étudie depuis quelques années avec mon ami et collaborateur Paul Louvet, il est parfois malaisé de parvenir à une transcription fidèle.

Voici un exemple typique, où le h *joue un rôle utile :*

traye	*prononcer*	tra / ye
tranye	*prononcer*	tra / nye
tranhye	*prononcer*	tran / hye
trannhye	*prononcer*	tran / nhye.

Un système graphique est toujours perfectible. Il n'est pas valable uniformément pour n'importe quel parler. L'apparition de sons nouveaux, inconnus, ouvre la porte aux adaptations et aux modifications pour satisfaire à la double exigence de la précision et de la simplicité.

Sachons refuser les principes dogmatiques et les condamnations péremptoires. La fonction modèle l'organe. Mutatis mutandis.....

X X
X

In fine

L'ensemble des études et articles écrits ces dernières années, nous amènent à faire le point sur cette importante question de l'orthographe picarde.

L'Essai publié en 1966 n'a jamais prétendu apporter une conclusion à la recherche. Il a, me semble-t-il, le mérite d'avoir accompli un pas en avant en rejetant de manière définitive tout système élaboré à partir de l'orthographe française.

Il est nécessaire de redire que tout système basé sur les "règles " françaises ne s'appuie sur aucune réalité traditionnelle.

Je pense l'avoir démontré dans "Indécisions orthographiques picardes" mais j'estime utile de revenir une fois encore sur le sujet en examinant le cas d'un écrivain picard de la première moitié du XIXe siècle Pierre Louis Gosseu, *auteur des "lettres picardes", publiées à Saint-Quentin en 1846. Le "Paysan de Vermand" s'y révèle un admirable observateur avec une production qui fait date dans l'histoire de la littérature régionale. Fait quelque peu surprenant -et qui retient présentement notre attention- l'orthographe de cet auteur est intelligente et réfléchie. Elle n'est nullement asservie à l'orthographe française ; elle s'en éloigne même radicalement toutes les fois où les exigences de la prononciation se font pressantes. Corblet (le lexicologue pour lequel nous avons une réelle admiration) reproduit une foule de termes, dans son Glossaire, qu'il emprunte à Gosseu* en changeant leur orthographe *(dans de nombreux cas) pour la rendre conforme aux idées désuètes que nous avons déjà dénoncées.*

Gosseu fait figure de précurseur audacieux et nos lecteurs qui le fréquenteront s'en rendront compte assez vite.

Le k, *par exemple, est présent dans des mots tels que :* Kerbon ékèle, kier, kaimbe, ka *que je cite au hasard. Le yod remplace avantageusement les deux* l *pour marquer la mouillure :* cosséyé, eimpayé, guyotiné, fusiyé, juyet, *etc.... Il le place opportunément là où il se fait sentir dans la prononciation :* agréyabe *(pour français agréable) -* yeu *(pour : à eux). L'oeuvre de Gosseu -tout compte fait mal connue- a sûrement inspiré Maurice Thiéry dont nous parlions dans "Retour aux sources" Cette oeuvre trahit -de ce point de vue qui nous intéresse ici- le souci du patoisant sérieux d'user*

d'un code graphique répondant à la logique et à la précision.

Voilà comment la réalité traditionnelle nous semble positive et riche d'enseignement pour l'avenir.

L'orthographe "empirique" -que l'on tente aujourd'hui de présenter sous un jour favorable- ne repose pas davantage sur une réalité linguistique qui pourrait lui donner un commencement de justification. Le dernier article "la guerre de l'orthographe n'aura pas lieu", en analysant la défense fragile d'une arrière-garde composée d'une poignée d'irréductibles qui refusent de tourner résolument leurs yeux vers l'avenir dénonce l'impossibilité d'uniformisation et par conséquent d'application pratique du pseudo-système.

Il n'est pour s'en convaincre une dernière fois que de se reporter à l'écrit d'Ernest Dumont (excellent conteur que j'apprécie beaucoup pour sa verve et sa connaissance du dialecte) dans "Le Courrier picard" du 12 février 1969, et intitulé : Point plusse qu'un ratquillon". Qui a lu et qui lira ratchiyon et ne sera tenté de lire ou rakiyon ou ratekiyon dans ce simple titre ?

L'attraction du français rat jouant à plein, on peut, après tout imaginer la seconde interprétation. Gaston Vasseur désavoue cette graphie puisqu'il écrit : ratchillon (ce qui l'éloigne de son émule).

Le caractère scientifique fait totalement défaut dans les tentatives des théoriciens de l'empirisme. Cela est un non-sens à une époque où les dialectologues et les "picardisants" -dignes de ce nom- se doivent d'avoir au moins une idée des tendances de la linguistique structurale. La science du langage subit actuellement une transformation complète au contact des mathématiques modernes. L'adoption d'une orthographe irrationnelle apparaîtrait, de nos jours, comme un anachronisme grave, fruit d'une impardonnable ignorance. Les spécialistes que nous sommes seront les apôtres d'une orthographe phonétique parce qu'elle est la seule à pouvoir recueillir l'adhésion des hommes épris de clarté, de précision en même temps que de simplicité.

N'importe quel auteur de n'importe quelle région de Picardie s'il désire (comme cela est légitime) une audience extérieure ne pourra plus bientôt refuser de s'ouvrir à l'acquisition de règles gaphiques uniformes et accessibles à tous. (I)

I - Notre province a trop longtemps souffert d'une anarchie orthographique que le prêchi-prêcha de quelques routiniers locaux n'a pas su éliminer. Il est grand temps -pour la survie même du dialecte menacé de toutes parts- de poursuivre en commun de patients essais dans la voie déjà ouverte au siècle dernier par d'éminents phonéticiens. C'est le seul moyen de parvenir enfin à satisfaire simultanément le grand public et les spécialistes les plus exigeants.

(I) On méditera ces lignes écrites par le yougoslave Rudolf Ceh, *membre du Comité international d'Eklitra, dans une lettre du 19 décembre 1970 : "Le picard est assez éloigné du francien, du français tel que nous avons appris et que nous connaissons. Difficile pour moi est surtout sa phonétique, c'est-à-dire la prononciation parce que les textes ne sont pas -pour nous étrangers- transcrits en symboles phonétiques internationaux. En feuilletant le livre sur votre poète E. David et en lisant quelques fragments on constate que le vocabulaire picard n'est pas facile non plus. Il exige de l'étude".*

X X

X

Quelques opinions autorisées *sur l'*"Essai d'orthographe picarde" *de* René Debrie *(Amiens, le Courrier picard, 1966, 20 p.)*

"Cette orthographe est un compromis entre l'orthographe française et la "notation phonétique et s'inspire généralement du système Feller"

Monsieur Jules Herbillon
Co-Directeur de la Revue "Les dialectes belgo-romans".

"..... Je suis bien d'accord avec vous que seule l'orthographe phonétique "internationale devrait être utilisée : mais comme beaucoup seraient inca-"pables de la lire, il faut bien recourir à un moyen terme, et je pense que "celui que vous avez adopté est le plus rationnel".

Monsieur Henry Chauchoy
Inspecteur de l'Académie d'Amiens.

"J'ai lu avec intérêt votre "Essai d'orthographe picarde". L'orthographe "que vous proposez pourrait jouer pour le picard le même rôle que l'ortho-"graphe Feller pour le wallon et faciliter les travaux des dialectologues "locaux et des écrivains patoisants".

Monsieur Georges Gougenheim
Professeur à la Sorbonne.

".... La simplicité en est séduisante. Je souhaite que les augures -dont "je ne suis point- prennent la peine de la lire attentivement et d'en "débattre".

Monsieur Pierre Bougard
Directeur du Service d'Archives du Pas-de-Calais.

"Merci, mon cher collègue, pour l'aimable envoi de cet intéressant Essai "d'orthographe picarde *que vous venez de publier. Je ne doute pas qu'il "rencontre un bon accueil chez vous, bien qu'il soit fort difficile de bous-"culer les habitudes prises par les auteurs, et par tous ceux qui tentent "d'écrire le dialecte. Vous avez bien fait d'établir un résumé des essais "tentés jusqu'ici. Peut-être convaincra-t-il quelques réticents !".*

Monsieur Carlos Roty
Professeur de Diction française de l'Enseignement supérieur et du Théâtre Royal de la Monnaie -Bruxelles-

"Il est certain que le problème de la graphie du picard est très difficile à "résoudre si l'on veut concilier à la fois la phonétique et l'étymologie. Je "vous avouerai que votre solution me paraît excellente en ce qui concerne la "prononciation, mais qu'elle risque de donner à notre vieille langue romane "une apparence étrangère.... assez étrange. Mais sans doute est-il bon que "toutes les voies soient prospectées, et qu'elles le soient avec la loyauté et "la compétence dont vous avez fait preuve".

Monsieur Robert Mallet
Recteur de l'Académie d'Amiens.

TABLEAU RECAPITULATIF DES REGLES DE L'ORTHOGRAPHE PICARDE PRECONISEE PAR *RENE DEBRIE* ET ADOPTEE PAR *EKLITRA*

a	*batyeu , nasalisé : ganbe*
b	*banbocheu*
ch	*chuke ; chuchète*
d	*din ; adité*
e	*transcrit eu (se prononce) : seuté*
	transcrit e (ne se prononce pas) : seulemin
	é : ébeubi
	è : kapèle
	erchiné (ou èrchiné)
	nasalisation : in min
f	*fu ; formasyin ; afwère*
g	*garchon ; gonyou,*
	mais : guernoule ; guinèle
h	*intervocalique : aleuhète ; échouhir ; séhu*
	aspiration germanique (h) aze
i	*inochin ; plézi*
	nasalisation : min
j	*ju ; djilète*
k	*kotron ; krohase ; akrwère*
l	*libertchin*
m	*minteu*
n	*nèle*
	présence après a, i, o (nasalisation).
o	*potofu*
	nasalisation : kontervin
p	*poupyé*
r	*merri (qu'on distingue de tère)*
s	*pinsé*
t	*totché*
u	*uzurfrûi*
v	*varlé ; avwèr*

w	*wardé ; twéture*
ẅ	*terlẅi ; ẅidyé*
y	*berbyète ; berdandrouye*
	n mouillé : ny ; kannye
	l palatalisé : yapin
z	*zonzon + consonne de liaison*

apostrophe : *i l'o fwé ch'traval*
liaison : *ède z éfan ; in n éfan*
ponctuation *rigoureusement observée (majuscules facultatives après un point).*

X X
X